

steinigen Platz außerhalb desselben. Haus und Hausbewohner sind also auch rituell gesehen eng miteinander verbunden.

Letzteres wird noch deutlicher im Ritus der Hausreinigung (wem'-dzrami). Schon der Tod als solcher «verunreinigt», nach der Vorstellung der Krobo, die Wohnstatt, wenn er ein Glied des Hauses holt. Darum wird am Ende der Trauerzeremonien ein weißes männliches Schaf geschlachtet und das Haus mit dessen Blut rituell gereinigt. Viel umfangreichere Reinigungsriten aber mit wiederholten Beräucherungen sowie Besprengen mit sakraler Medizin und Tierblut, mit gellendem Geschrei, mit verschiedenen Trankopfern und mit der charakteristischen «Sündenbock»-Zeremonie⁶ finden statt, wenn das Haus von tödlichem Unglück, Mord oder von dem als besonders unheilvoll gedachten Tod einer Schwangeren heimgesucht oder wenn bei einer Tochter des Hauses vor ihrer Pubertätsfeier eine Empfängnis festgestellt wurde. Haus und Hausbewohner werden dadurch, nach Überzeugung der Krobo, «verunreinigt», und aller Segen, alles Glück, ja die Gottheiten selbst bleiben von ihm fern, bis durch die entsprechenden Zeremonien das Haus gereinigt und die Geister befriedet sind.

Es zeigt sich also beim ganzen Thema «Haus», wie der soziologische, der rituelle und auch der sachliche Aspekt ineinandergreifen. Die Übereinstimmung in der Terminologie in bezug auf die Bezeichnung «we» ist also keine zufällige.

LA MAISON CHEZ LES KROBO,
CONSIDEREE DES POINTS DE VUE SOCIOLOGIQUE ET RITUEL

Les Krobo, agriculteurs passionnés depuis la moitié du siècle dernier, se sont réunis en groupes pour acheter de nouveaux terrains dans les régions forestières des Akan. C'est ainsi que sont nés leurs établissements caractéristiques ruraux. A cette époque-là, chaque lignée patrilinéaire possédait une maison sur le Mont Krobo (qui jusqu'en 1892 était le centre religieux et social de la tribu), ainsi qu'une autre se trouvant dans leur centre secondaire aux approches de la montagne. Il y avait, en outre, pour chaque famille élémentaire une ferme dans un village. La maison, dans son importance d'ordre sociologique, comprend tous ceux qui, depuis 3 à 6 générations, tirent leur origine d'un ancêtre commun, et ceci par la ligne paternelle. C'est surtout dans les rites de passage que le groupe manifeste comme tel. L'érection d'une nouvelle maison exige des libations et les mesures de précaution d'ordre magico-rituel. Parmi les endroits et les symboles sacrés faisant partie d'une maison, il faut compter les enclos consacrés aux nains, les vases de médecine rituelle, ainsi que les objets cachés dans le sol et destinés à assurer une protection magique.

LA GÉOGRAPHIE A LA 143^e ASSEMBLÉE ANNUELLE
DE LA SOCIÉTÉ HELVÉTIQUE
DES SCIENCES NATURELLES

ERNEST L. PAILLARD

C'est à Sion, les 30 et 31 août et le 1^{er} septembre, que s'est réunie cette année la Société helvétique des sciences naturelles. La Fédération des sociétés suisses de géographie y a participé comme de coutume, sous la direction de son président central.

En ce qui concerne les deux assemblées plénières, il n'y avait pas, à proprement parler, de thème général. Vendredi, à l'Aula du Collège, M. le Dr I. Mariétan, président annuel, présenta en termes chaleureux *le Valais d'autrefois et d'aujourd'hui*. Puis M. le professeur Marc Sauter (Genève) révéla à son public les plus récentes découvertes archéologiques du Valais: *Aspects du Valais il y a cinq millénaires*. Enfin, M. le Dr F. Chastellain (Lausanne) aborda un sujet d'une corrosive actualité: *De quelques problèmes posés par l'intervention de la chimie dans la nature*.

⁶ Ein junges Zicklein wird dabei lebend überall im Innenhof des Hauses auf den Boden geschlagen, und nachdem es sich so alle Unreinigkeit auf sein Fell geladen hat, weit weg in den «Busch» geworfen. Vgl. die Beschreibung einer solchen Zeremonie in: *Anthropos* 53 (1958) 167-73.

Dimanche, M. le prof. S. Watanabe (New York) et M. le prof. M. Schär (Zurich) développèrent des sujets très différents, mais tout aussi actuels; le premier: «*Kybernetik, Wissenschaft oder Methode?*», le second: «*Abdominaltyphus und Umgebungshygiene*».

Le vendredi soir, suivant une réception à la Majorie, un grand banquet réunit les participants au restaurant la Madze. Samedi soir, le temps se montra clément et les congressistes eurent le privilège d'assister, disséminés sur l'herbe entre les collines de Valère et Tourbillon, au spectacle «Son et lumière». On avait prévu pour dimanche une raclette en plein air à Arbaz. La pluie s'opposa à cette rencontre que chacun attendait avec impatience. Le repas eut lieu dans un grand local d'une entreprise fruitière, à l'issue d'une brève excursion en autocar jusqu'à Lens. M. le prof. I. Mariétan, président annuel, saisit cette occasion pour orienter les congressistes sur la région de Sion. Ses explications et ses malices furent accueillies avec joie. A 14.30 h., M. le président Töndury mit fin à la partie officielle, en se félicitant à juste titre du succès de ces journées.

Les membres et délégués de la Fédération des sociétés suisses de géographie ont tout lieu de se montrer satisfaits des rencontres de Sion, Samedi, dès 8 heures, dans la très moderne salle de l'Ecole normale des instituteurs, dix conférenciers prirent la parole. La matinée s'écoula avant qu'on pût terminer, aussi fallut-il se réunir à nouveau, aussitôt après un repas de section très animé. Qu'il me soit permis de relever l'intérêt soulevé par les communications de trois jeunes géographes bernois sur des sujets inédits et traités avec beaucoup de ferveur et de sérieux. Je m'en voudrais également de ne pas féliciter nos amis genevois, venus très nombreux à Sion, et qui n'ont pas présenté moins de quatre communications.

Au cours de l'après-midi de samedi, les participants furent accueillis à la salle Supersaxo par l'urbaniste de la ville de Sion. Dans cette discrète et très belle demeure, M. G. Iten exposa les problèmes, les résolutions, les espoirs des édiles séduois. Ensuite, du haut de la colline de Valère, il nous découvrit sa «ville aux toits bleus» où le passé et les temps modernes s'harmonisent avec un rare bonheur.

Dimanche après-midi enfin, une dizaine de géographes suivirent M. le Dr E. SCHWABE (Berne) en direction du Sanetsch par Savièse. M. SCHWABE est un grand connaisseur du Valais, aussi l'excursion, préparée avec soin, commentée avec autorité, fut-elle couronnée de succès.

Le président ouvre la séance en excusant et en déplorant l'absence de M. le prof. Dr H. Gutersohn et de M. le prof. Dr Winkler, tous deux empêchés au dernier moment, absence d'autant plus regrettable que le professeur Gutersohn comptait orienter les délégués sur le projet de réédition du Dictionnaire géographique de la Suisse.

Comité — M. Paillard signale que le vice-président central, M. M. Perret, est parti pour une année aux Etats-Unis. M. Perret sollicite un congé de douze mois. M. le prof. H. Rebeaud, à Lausanne, est disposé à le remplacer. Cette proposition est acceptée. Le secrétaire de la Fédération, M. J. M. Garcia, victime d'un accident de la circulation, est absent également; Mlle. F. Paillard, étudiante de géographie à l'Université de Lausanne, s'est chargée de prendre note des débats. — Notre trésorier, M. A. Lasserre, surchargé de travail, a confié le soin de la caisse à son épouse. M. Paillard demande si cette substitution de compétence rencontre l'adhésion des délégués. Elle est acceptée sans opposition.

Dictionnaire géographique de la Suisse. — Le président de la Commission de recherche, le professeur H. GUTERSOHN s'est retrouvé à Neuchâtel avec MM. PERRET et PAILLARD (juillet), au siège des éditions Attinger. Nous reviendrons à la séance de printemps sur cette entrevue. Je puis dire pour l'instant, et sans aucun engagement, qu'il nous est apparu ceci: c'est un dictionnaire, et non un fichier, qui serait la formule la plus heureuse; ce dictionnaire pourrait compter un nombre moindre de volumes (moins d'illustrations); un dernier volume contiendrait les statistiques, aisément renouvelables.

Subsidi. — La question se pose du délégué qu'il convient d'envoyer au Congrès de Londres (1964). C'est normalement le tour du président sortant, mais l'affaire se complique du fait que les trois années de présidence helvétique ne coïncident pas avec les quatre années s'écoulant entre les rencontres internationales. La question reste pendante.

Exposition nationale. — Un délégué s'informe de ce que notre Fédération compte faire à l'occasion de l'Exposition nationale. La réponse est, hélas, très évasive, vu les frais qu'occasionnerait notre participation et les principes adoptés par les responsables de l'Exposition. La géographie, là-bas, sera partout présente, mais notre Fédération en tant que telle ne saurait trop où se placer, sinon parmi d'autres institutions culturelles. Revelons toutefois que les premières feuilles de l'Atlas national attesteront un peu notre activité. La séance est levée à 12.30 h.

A. DAMI, Genève: *Les Walser, et ceux d'Italie en particulier.*

Ce problème a été très étudié, notamment par Schott, Nabert, Bohnenberger, Joos, Galanti, Karl Martin, par nous-même et plus récemment par Otto Winkler, Emil Balmer, Kaufmann/Haegler/Lang, sans parler des études plus ou moins fantaisistes de Christillin ou de Valentin Curtaz (qui croient encore aux «Cimbres», nom que l'on donne, également à tort, aux Bavarois des VII et les XIII Communes du Vicentin et du

Véronais), ni des chroniques, fort intéressantes, d'ailleurs, de Stumpff et de Joseph Simler (*Vallesiae descriptio*) au XVI^e siècle.

Venus des Champs décumates (Forêt-Noire) qui n'ont jamais été romanisés, les Alemans franchissent le Rhin et envahissent, en deux vagues, le Plateau suisse à partir de la fin du Ve siècle. D'emblée ils s'enfoncent vers le sud (Alpes bernoises puis valaisannes) beaucoup plus tôt que vers le sud-est où ils sont longuement arrêtés par les Rhètes romanisés: Coire ne sera germanisé qu'un XVe siècle. S'étendant jusqu'à Munich la Rhétie romaine, d'ailleurs, couvrit toutes les Alpes suisses jusqu'au Pays d'Enhaut: l'Helvétie ne correspondait qu'au Plateau.

Passés le Grimsel et peut-être la Gemmi, les Alémanes descendent le Rhône avant de germaniser les vallées latérales de la rive gauche: Sion était déjà allemand alors que Zermatt (Praborgne) était peut-être encore roman (XIII^e). Ne communiquant avec la capitale, à cause d'un éboulement de la Viège, que par le col d'Hérens (plus tard par Tourtemagne), Praborgne figure encore, sur les vieilles cartes, au fond du Val d'Hérens! Depuis la romanisation de Sion et de Sierre et l'avance du français vers l'amont, la situation inverse aurait pu se produire à la longue (vallées allemandes du sud coupées du reste de la Suisse allemande), n'était le percement du Loetschberg.

On appelle Walser les Alemans du Goms, venus sans doute de la région de Lauterbrunnen et qui, pour des raisons climatiques (sous-périodes glaciaires, sécheresse), démographiques (sur-population) et donc économiques, vont déborder, à la suite probablement de leurs troupeaux de chèvres, les Alpes pennines, en territoire inhabité, jusqu'aux endroits où ils se heurtent à un habitat latin, aux maisons de pierres, et pratiquant l'élevage bovin (plus tard, les évêques valaisans haut-alémaniques enverront des sujets au-delà des Alpes, ainsi Mathieu Schiner à Ornavasso «vengé» vers 1900 par l'italianisation de Naters par des ouvriers du Simplon).

Formant comme une couronne autour du Mont-Rose, les communes italiennes d'Issime, des deux Gressoney (avec, entre elles, l'îlot français de Gaby), d'Alagna (Presmell), de Macugnaga, de Rima et de Rimella parlent encore l'allemand, cultivé surtout à Gressonay à cause de ses relations séculaires avec la Forêt-Noire: marchands de cristaux puis d'étoffes (*das Krämerthal*), ils fondent en Forêt-Noire des maisons de passementerie et reviennent mourir dans leurs villages: dès le moyen âge, des édits suisses interdisaient le colportage des «Ugster und Grischeneyer». Un triple mystère subsiste toutefois: la date de leur passage (Gressoney = Kreschen-au, en dépit du nom latin ultérieur *Graxinetum*) et surtout Issime (*Eischim*) semblent avoir été germanisés avant Zermatt, le lieu de ce passage (le Théodule), aisément franchissable à pied sec en diverses époques de l'histoire, aboutit en pays roman, mais St-Jacques – au fond du Val d'Ayas portant le nom de «St-Jacques des Allemands» – a dépendu de l'«*Ecclesia de Praborna*» et son patois français comporte des mots allemands – frère = *bruedo*, clef = *chelossa* – d'où l'hypothèse d'un passage direct par le col des Cimes Blanches puis de la Bettaforcla, à quoi s'ajoute la germanisation plus précoce de la Vallée de Saas et la fréquentation du col de Monte Moro antérieure même à celle du Simplon, laquelle fait plutôt penser aux cols de Turlo et d'Olen, ou encore à deux passages, simultanés ou successifs, par l'ouest et par l'est; et enfin les noms de famille, purement alémaniques dans les autres colonies Walser d'Italie mais étrangers – Beck, Battiani, Welf, Linty, Consol – dans la vallée du Lys.

Il faut ajouter à ces «débordements» ceux du versant sud du Simplon et surtout du Pommat (Val Formazza) et de là jusqu'à Bosco-Gurin sur sol tessinois, où grâce à la Suisse, la langue est mieux protégée. Partout ailleurs, le fascisme, le tourisme aussi, ont fait leur œuvre, et seul, ici encore, la vallée du Lys, qui fait partie de la Région autonome de la Vallée d'Aoste, jouit d'une situation spéciale, avec ce triple désavantage toutefois d'être trilingue (une Suisse en miniature), directement contigue au Piémont et, de beaucoup, la plus fréquentée par le tourisme, exclusivement italien.

Quant au Walser des Grisons, leurs dialectes occidentaux (Obersaxen, Vals-Safien-Rheinwald, Avers) sont plus proches du dialecte du Goms alors que leurs dialectes orientaux (Davos, correspondant sensiblement à la Ligue des Dix-juridictions, car Coire, germanisé tardivement et par le nord, n'est pas Walser) à la langue parlée plus en aval (Viège-Louèche) dans le Valais. Winkler, et après lui Kaufmann/Haegler/Lang, en tirent la conclusion que les Walser ont émigré en demi-cercles concentriques, les occidentaux par le Pommat, le Tessin et le Rheinwald, les orientaux par Italie du nord proprement dite: mais il ne reste aucune trace de ces passages. Plus à l'est encore, les Walser du Werdenberg du Prättigau, du Liechtenstein et surtout du Vorarlberg (Grosses et Kleines Walsertal, au-delà donc du Montafon romanche jusqu'au 18e siècle) ont peut-être passé directement par la Furka et l'Oberalp, bien que, par rapport aux immenses détours dont nous avons parlé, ce passage-là, paradoxalement, n'ait joué qu'un faible rôle (le Val Tavetsch a été rapidement re-romanisé par l'abbaye de Disentis qui, avant l'ouverture du Gothard, possédait même l'Urseren).

W. KÜNDIG-STEINER, Zürich: *Kamerun. Charakterzüge und Probleme eines Entwicklungslandes.*

Kamerun, fast so groß wie Frankreich, aber nur 4,4 Mio Einwohner zählend, ist ein ausgesprochenes Tropengebirgsland und dennoch keine natürliche, auch keine kulturenographische Einheit. Es erstreckt sich von den Küstentiefland-Regenwäldern über die mittelkamerunschen Gebirgssavannen bis in die Trockenebenen am Tschadsee; es ist die Heimat der Tropenwald-, der Savannen- und Steppenbauern. Rund 30 Jahre unter deutscher und gut 40 Jahre unter französischer Kolonialherrschaft stehend, ist es seit dem 1. Januar 1960 politisch unabhängig.

Die selbstversorgerische und die koloniale Landwirtschaft bestimmten die Gesamtentwicklung des Landes. Noch heute exportiert es fast ausschließlich Kakaobohnen, Rohkaffee und Bananen, Palmöl und Palmkerne, Holz und Kautschuk. Vor allem wegen ganz oder teilweise verstopfter Weltmärkte versucht man diese schmale, fast monokulturell anmutende Wirtschaftsbasis zu erweitern. René Dumont, ein bekannter FAO-Experte, lehnt in seinem kritischen Werk «L'Afrique noire est mal partie» (Paris 1962) eine «Modernisierung» der Landwirtschaft nicht ab. Er schlägt eine stufenweise aber weit schnellere Entwicklung als sie Westeuropa durchmachte, vor. Viele Praktiker erwarten zunächst eine Produktionssteigerung allein durch chemische Düngung. Viel wichtiger sind jedoch der Anbau von Futterpflanzen sowie die Einführung der Stalldüngung.

Man spricht gerne von Industrialisierung. Die Einführung von neuen, vorab hilfskräfteabsorbierenden Betrieben läßt noch sehr lange auf sich warten. Die Versorgung eines Industriebezirkes mit Nahrungsmitteln auch aus der nächsten Umgebung schafft viele Einkauf-, Transport- und Depotprobleme. In allen Teilen des Landes fehlt ein eingespieltes Verteilungssystem, ganz besonders zwischen Süd- und Nordkamerun, die sich von Natur aus in der Nahrungsmittelversorgung sehr gut ergänzen könnten. Vordringlich wäre die Förderung des Obstbaues (Zitronen und Orangen, Avocados). Erfolge sind aber erst zu erwarten, wenn eine systematische Schädlingsbekämpfung einsetzt. Priorität im kamerunschen Wirtschaftsplan besitzt der Baumwollanbau. Sodann wird angeregt, die Kautschukplantagen rascher zu erneuern als bisher und auch die neuesten Züchtungserfolge beizuziehen. Im Lande könnte genügend Tee für den Eigenbedarf produziert werden. Kräftigen Anstosses bedarf der Anbau von Industriepflanzen, die später im Lande verarbeitet werden sollten. Besondere Pflege verdient der alpwirtschaftlich sehr günstige Adamaua-Gebirgsraum. Mit Hilfe der Fruchtwechselwirtschaft ließe sich der nur scheinbar hohe Viehbestand verdoppeln. Auch die noch große Einfuhr landesfremder Getränke wäre stark zu drosseln. Nicht nur überrascht z.B. der Großverbrauch an französischem Weißmehl, sondern weit mehr jener an Braugerste, an Spiri-

tuosen und Weinen aller Art. Von der «Union Camerounaise», der Einheitspartei Kameruns, wird die Bekämpfung des Alkoholismus als vordringlich bezeichnet.

Neben solchen agrartechnischen Reformvorschlägen gilt es, eine Fülle von nicht minder wichtigen soziologisch-psychologischen Hemmnissen zu überwinden. Eines der wichtigsten ist die ungebrochene Herrschaft der Sippenältesten und unter ihnen des Dorfchefs. Sie halten alle Produktionsmittel fest, vor allem aber viel zu lange in der Hand. Weitere Hindernisse sind die Geheimbünde und die tief verankerte Wahrsagerei. Besonders ungünstig wirkt sich die Tradition des Frauenkaufes aus; es ist für jeden Jungbauern eine schwere finanzielle Dauerbelastung. Die christliche Kirche leistet diesbezüglich große zivilisatorische Vorarbeit.

Für eine dauerhafte wirtschaftliche Gesundung ist die allgemeine Schulung von sehr hoher Bedeutung. Der französische, aus der Kolonialzeit stammende Schultyp ist ein Hemmschuh für die Gesamtentwicklung geworden. Jeder Eingeborene, mit sechs Jahren Volksschule zählt sich zu den Privilegierten, denen keine Bauernarbeit mehr zugemutet werden darf. Dem intelligenten Schüler schwebt eine administrative Stellung als Lebensziel vor. Bauernsöhne wollen nicht Landwirtschaft oder Naturwissenschaften, sondern Verwaltungs- und Rechtswissenschaft studieren. Die Gegenwart, d. h. die neue Situation mit der Verselbständigung verlangt eine geeignete Umformung und Anpassung der Lehrprogramme von Volks- und Mittelschulen, die insbesondere die Ausmerzungen der latenten Abscheu vom angestammten Bauerntum zum Ziel hat. Ein agrarischer Erziehungsplan müßte spontane Leistungssteigerung auslösen, zumal die Jahresleistung eines kamerunischen Bauern bei nur rund 1500 Stunden (Westeuropa: gut 3000) liegt, ein Hauptgrund dafür, daß sich in Kamerun aus eigener Leistung kaum je größere Kapitalreserven ansammeln. Man kann sich nicht gut vorstellen, wie es aussähe, wenn die Staatskasse Frankreichs für die Defizite Kameruns nicht mehr aufkäme. Man darf nicht vergessen, daß die Handelsbeziehungen Kameruns zu Frankreich nach wie vor sehr enge sind, so daß es sich von Paris aus immer noch lohnt «ins Geschäft zu kommen» bzw. Güter auszutauschen. Leider flammten schon 1958, d. h. mit der politischen Befreiung starke Stammesfehden, verbunden mit Terrorismus und Banditentum auf, so daß weder die französische Direkthilfe (FAC) noch die internationale Entwicklungshilfe über FAO, WHO, UNESCO und Weltbank, sich so auswirken kann, wie man es sich wünschte.

J.-F. ROUILLER, Genève: *Quelques réflexions d'ordre géographique à propos des nouvelles traversées routières alpines.*

L'achèvement prochain de trois tunnels sous les Alpes (Mont-Blanc, Grand Saint-Bernard et San Bernardino) constituera une étape importante de l'histoire des communications terrestres. Entrepris en janvier 1959 à Entrèves en Vallée d'Aosta (Italie) et en avril de la même année aux Pèlerins près de Chamonix (France), le premier sera de loin le plus long souterrain routier du monde avec ses 11 600 mètres, dépassant de plus de 5 kilomètres le San Bernardino (6550 mètres), creusé en octobre 1961 entre Hinterrhein et S. Bernardino-village, et le Grand Saint-Bernard (5828 mètres), commencé en décembre 1958 entre Bourg-Saint-Pierre et Saint-Rhémy en Vallée d'Aoste (Italie).

Un des avantages principaux de ces ouvrages résidera dans le raccourcissement des distances, particulièrement frappant dans le cas du grand tunnel de base franco-italien qui ne s'élève qu'à 1395 mètres au maximum en son milieu, alors que, par suite de la forte épaisseur du massif alpin en leur emplacement, ses deux homologues culminent respectivement à 1650 et 1915 mètres. Sur un parcours – tel Genève–Milan pour les deux premiers, Augsburg–Milan pour le troisième – actuellement long d'environ 800 km par la seule route praticable en permanence, le gain kilométrique sera respectivement de 64, 50 et 48%. Par delà leur fonction régionale, qui est d'assurer la connexion constante de réseaux de communication jusqu'ici dépourvus de continuité pendant plus de la moitié

de l'année, les tunnels routiers alpins devront s'intégrer au schéma routier continental en gestation. Dans ce plan, le Mont-Blanc et le Grand Saint-Bernard existeront sous l'appellation commune «E 21», comme deux branches «B» et «A» aboutissant de Genève et de Martigny à l'artère Aoste–Savone–Gênes, constituant l'indispensable raccourci entre Avallon et Savone de la sinueuse artère «E 1» Londres–Palerme par Paris, Nice, Gênes et Rome. Bien que n'ayant pas reçu l'agrément des auteurs du schéma des grandes routes de trafic international européennes, le San Bernardino formera une utile variante de l'artère «E 9» entre Amsterdam et Gênes.

Du point de vue de la répartition des passages routiers à travers la chaîne alpine, on peut se demander si, en l'absence de toute coordination sur le plan international, le libre cours laissé aux initiatives nationales, régionales et locales aura d'heureux effets. Sur l'immense arc de cercle que décrit la muraille des Alpes entre la Côte d'Azur et le col du Brenner – seul passage constamment accessible en raison de sa faible élévation: 1370 mètres –, les trois percées en voie d'achèvement laisseront des vides de dimension très variable: 235 km du littoral méditerranéen au Mont-Blanc, 180 km du Grand Saint-Bernard au San Bernardino et de celui-ci au Brenner, mais seulement 20 km du Mont-Blanc au Grand Saint-Bernard qui débouchent tous deux dans la Vallée d'Aoste.

D'autres percées, au Fréjus, au Simplon et au Saint-Gothard par exemple, apparaissent possibles et souhaitables – elles sont d'ailleurs à l'étude présentement – de manière à égaliser quelque peu les distances entre elles et répondre toujours mieux aux nécessités de la circulation routière moderne.

K. AERNI, Münchenbuchsee: *Beobachtungen zum Verlauf der alten Paßwege Grimsel, Gries, Albrun, Simplon und Monte Moro.*

Im Sommer 1960 erfolgte eine längere Begehung der Walliser Seitentäler durch das Kulturgeographische Seminar der Universität Bern, unter der Leitung von Prof. Grosjean. Aus verschiedenen Beobachtungen ergab sich, daß der früher intensivere Paßverkehr die Geschichte der einzelnen Alpentäler stark beeinflußt haben muß. Während sich heute der Verkehr auf wenige Linien beschränkt, war das Wegnetz der Alpenübergänge zur Zeit des Saumverkehrs viel dichter. In der Literatur herrschen über die verschiedenen Paßwege recht widersprüchliche Auffassungen, die sich jedoch recht selten auf lokalhistorische Quellenstudien stützen. Die Archive können auch in Zukunft noch durchforscht werden, dagegen stehen die Spuren des Saumverkehrs im Gelände vor ihrer Zerstörung durch die Technik oder die Naturgewalten, zum großen Teil sind die alten Wege bereits verschwunden. Aus dem Gesagten ergeben sich die Ziele einer Dissertation, die zur Zeit noch in Arbeit steht: a) Herausarbeiten der in der Literatur bestehenden Auffassungen; b) Genaue Geländeaufnahme durch großmaßstabige Geländeskizzen und Prüfung der in der Literatur beschriebenen Routen; c) Festhalten der konstruktiven Details, damit wenn möglich verschiedene Bauperioden an derselben Wegstrecke unterschieden werden können; d) Unterbauen der Ergebnisse der Geländeanalyse durch die Resultate der lokalhistorischen Forschung.

Einige Probleme der Untersuchung seien kurz gestreift: Als Unterlage für die Geländeaufnahme dienen Vergrößerungen 1:2500 der Landeskarte oder von Grundbuchübersichtsplänen. Die konstruktiven Details werden durch steigerechte Zeichnungen festgehalten. Es hat sich gezeigt, daß die alten Paßwege oft verschiedene Trassen aufweisen. Verlegungen können erfolgen wegen Geländeschwierigkeiten (Lawinen, Felssturz, Versumpfung), Gletscherrückgang (Griespaß), Verbesserung der Gesamtanlage u. a. m. Die Routenvarianten stellen das Problem der Chronologie der Weganlagen. Die verschiedenen Arten der Steinsetzungen wurden je nach Zweckmäßigkeit verwendet. Ihre Zuweisung zu bestimmten Epochen ist bis jetzt nicht geglückt.

Verschiedene Autoren nehmen an, daß außer dem Simplon auch Grimsel, Gries und Albrun mit römischen Wegbauten versehen waren. Ein Nachweis der römischen Pfla-

stertechnik ist schwierig. Es gibt im Alpengebiet leider keine Pflasterstrecke, deren jetziger Zustand einwandfrei auf die römische Zeit zurückgeht. Schon damals wurden die günstigsten Übergänge benutzt, die auch im Mittelalter wiederum begangen wurden und daher immer wieder instandgesetzt werden mußten.

G. BUDMIGER und H. HELLER, Bern: *Untersuchungen zur Flur- und Siedlungsentwicklung im Wallis.*

Wirtschaftsform, Verkehrslage und politische Verhältnisse im Laufe der Geschichte, aber auch die Katasterpläne aus der Zeit um 1900 lassen das Wallis besonders geeignet erscheinen zur historisch-genetischen Betrachtung der inneralpinen Kulturlandschaft. In Arbeiten, die gegenwärtig unter der Leitung von Professor Dr. Grosjean am Geographischen Institut der Universität Bern laufen, soll versucht werden, durch eingehende Analyse einzelner Dorffluren Anhaltspunkte zu gewinnen über Entwicklung von Flur und Siedlung im Val d'Hérens (St. Martin), in den Leuker Sonnenbergen (Erschmatt) und im untern Goms (Ernen-Mühlebach).

Es galt zunächst, die erwähnten Katasterpläne zu entzerren; sie wurden in eine vergrößerte und mit Hilfe von Luftbildern bereicherte Landeskarte mittelst eines eigens dazu konstruierten Gerätes eingepaßt, so daß schließlich als Arbeitsgrundlage ein Parzellarplan im Maß-Stab 1:2500 entstand. Die kartographische Darstellung der vielfältigen Flurerscheinungen wirft besondere Probleme auf.

Die Flur von Erschmatt stellt in ihrer heutigen Ausdehnung und Bewirtschaftungsintensität nur noch einen Teil einer ehemals viel größeren dar. Terrassierte Wiesen und noch deutlich erkennbare Terrassenzüge in Lockerwaldzonen lassen auf die ursprünglichen Getreideflächen schließen. Eine tiefgreifende demographische Wandlung, und zwar schon vor der Industrialisierung zeichnet sich darin ab. Der aktuelle Getreidebau wird im Zweifelder-Brachsystem mit Flurzwang betrieben: ein Anbausystem, das Monheim verschiedenorts in der westlichen inneralpinen Trockenzone nachweist. Die hier erscheinende Brache bezeichnet er als Trockenbrache, da sie unter anderem mithilfe, Feuchtigkeit für das Erntejahr aufzuspeichern. Die Zusammenhänge zwischen dieser Wirtschaftsform und der Naturlandschaft versprechen interessante Ergebnisse.

In Ernen ließen sich zunächst drei verschiedene Parzellenformen erkennen, die mit Bewirtschaftung und Bewässerungsmöglichkeiten zusammenhängen. Die Eigentumspläne zeigen eine regelmäßige starke Streuung, wobei die Realteilung an einigen Beispielen unmittelbar nachgewiesen werden kann, andererseits sich aber auch Tendenzen zu Arrondierung auf privater Basis zeigen. Es werden auch schriftliche Quellen aus Gemeinde-, Pfarrei- und Staatsarchiv beigezogen. Da ältere Pläne fehlen, wird man sich anhand der Flurnamen orientieren müssen. Vorwiegend werden sich Zehntgrenzen und Lebensverhältnisse aufdecken lassen. Auch der Besitz der Kirche dürfte zu erkennen sein und vielleicht auf das Urmaß einer Bodeneinteilung führen. Überhaupt gehen die Bestrebungen dahin, mit Hilfe einer metrologischen Analyse der Flur bestimmte sich wiederholende Masse zu finden, die auf eine bewußte Einteilung hindeuten und die Frage nach Beziehungen zu gleichen Bodenvermessungen in andern Gebieten beantworten dürften. Wohl wird nicht gerade das Schachbrettmuster der römischen Limitation erwartet, wie es sich in entsprechenden Arbeiten im Mittelland aus Gemeinde-, Zehnt- und andern Grenzen so schön herauslesen ließ. Sicher wird im Alpengebiet der Mensch in seinem agrarischen Tun ungleich stärker durch die Naturgegebenheiten beeinflusst und geleitet. Genaue Kartierung der Physiotope und Vergleich mit Lage und Anordnung des Parzellegefüges sind deshalb grundlegend.

P. GUICHONNET, Genève: *Une commune savoyarde d'affinités valaisannes: Vallorcine.*

Dans l'ensemble géographique homogène du Massif du Mont-Blanc, une commune se distingue par ses aspects humains et par son évolution: Vallorcine.

Elle est située au-delà du Col des Montets qui, à 1445 mètres, sépare les bassins versants du Rhône et de l'Arve. Bien que le passage vers Finhaut et Trient ne soit pas très commode, à cause de gorges étroites, c'est incontestablement du côté de la Savoie qu'est l'obstacle majeur et Vallorcine appartient, géographiquement, à la Suisse. Le peuplement s'est fait au XIII^e siècle, après infiltration d'éléments burgondes, mais l'occupation définitive est le fait de Walser, remontés du Valais. En 1264, les bénédictins de Chamonix évangélisent la «Vallis ursina» et y établissent leur domination. De violentes luttes pour la possession des alpages opposent les habitants à leurs voisins de Chamonix, de Salvan et de Finhaut mais, dès 1330, la paroisse est définitivement incorporée à la Savoie. Jusqu'au lendemain de la première guerre mondiale, l'économie est étroitement associée à celle du Valais. Les habitants possèdent des vignes à Martigny-les-Combes et se livrent à de longues et pénibles migrations viticoles. Pendant la mauvaise saison, le col est fermé près de cinq mois (en 1962-63, du 10 décembre au 3 mai). Mais en 1908 le rail arrive à Vallorcine et un tunnel de 2 km, praticable aux piétons, est percé sous le col; en 1936, la liaison est assurée deux fois par jour par le Martigny-Châtelard. A partir de 1927, la zone franche est supprimée et la douane installée à la frontière.

Les affinités valaisannes se lisent nettement dans l'habitat. Si la maison rurale, concentrée, est celle du Val de Chamonix, le grenier à grain, plus étroit et élevé, rappelle son homologue valaisan. Enfin Vallorcine possède le typique *regard*, ou *racas* pour la paille, totalement inconnu en Savoie, de même que de nombreux chalets occupés à la montée et à la descente des alpages, qui sont les mayens du canton voisin.

La crise de l'économie montagnarde a été particulièrement sévère à Vallorcine. La population, qui comptait 767 personnes en 1848 est tombée à 546 en 1901 et à 271 en 1962. La commune reste très autochtone, avec 75,8% des adultes nés dans le village, mais la pyramide des âges est fortement déséquilibrée. La natalité reste supérieure à la moyenne nationale, mais l'exode diminue l'effectif des adultes et laisse subsister une forte proportion de personnes âgées.

	France	Massif du Mont-Blanc	Vallorcine
0-14 ans	24,3%	26,72%	26,85%
15-64 ans	64,1%	64,29%	56,56%
+ de 65 ans	11,6%	8,99%	16,59%

Privée de saison d'hiver, défavorisée par un climat rude, l'activité touristique est modeste. Avec 6 hôtels, 252 lits, et 700 à 800 touristes recensés en séjour, Vallorcine ne compte que pour 3% dans la capacité d'accueil du Massif du Mont-Blanc.

L'activité traditionnelle de l'agriculture est en pleine décadence. Le nombre élevé des parcelles (7.224), et l'absence de remembrement, interdisent la motorisation. Il y avait 722 exploitations en 1892 et il n'en reste plus que 41. La culture a pratiquement disparu: 1 ha de céréales (0,40% du territoire) et 3 ha de cultures diverses (pomme de terre) soit 2% du sol exploité. Il n'y a plus qu'un alpage, avec 90 vaches de la race valaisanne. La désertion rurale s'accélère et l'âge moyen des paysans est de 54,5 ans pour les hommes et 57,1 pour les femmes.

Le problème majeur est celui du descenclavement hivernal. Bien que très attachés à la France, les Vallorcins sont en conflit permanent avec les autorités. Il est probable que la mise en service du tunnel du Mont-Blanc amènera des améliorations dans la viabilité, mais ce trafic plus intense accélèra l'exode et effacera les traces d'une longue symbiose avec le Valais.

G. LOBSIGER, Genève: *Une curieuse carte du Pérou dressée en 1614 par le chroniqueur indien Felipe Guaman Poma de Ayala.*

La volumineuse chronique de Felipe Guaman Poma de Ayala, indien péruvien, date de 1614. Elle se compose de 1179 pages dont 450 sont des planches illustrant un texte très engagé, car à côté des annales proprement dites, Poma a rédigé un violent pamphlet contre les abus coloniaux et une Utopie décrivant le bonheur indien vivant dans un Pérou réorganisé et bénéficiant de l'apartheid. Ces planches sont sans cesse utilisées de nos jours dans les ouvrages relatifs à la vie du Pérou, préhispanique ou coloniale.

Poma a dressé une «Mappemonde du royaume des Indes» fort curieuse (pp. 993–994), commentée par la description de quarante villes, la liste des gîtes d'étape jalonnant les itinéraires principaux et l'énumération des provinces et des localités. Cette carte ne répond pas à notre idée de la géographie, car elle est dominée par le souvenir idéalisé du régime Inca tombé 80 ans auparavant et, par sa conception, elle est plus près des cartes dites «en roue» du 11^e siècle ou de la carte de Hereford (1280) que des travaux des géographes espagnols contemporains de Poma. En effet, tout comme les cosmographes médiévaux inscrivaient Jérusalem au centre de leurs cartes, Poma place Cuzco au milieu de son plan.

Plus visibles que les détails strictement géographiques, des éléments inutiles à nos yeux remplissent cette carte. Outre sirènes, espadons, baleines, otaries, soleil et lune décorant le cadre, Poma a inscrit, à côté des armes pontificales et espagnoles, l'effigie de Topa Inca, l'Alexandre indien, entouré par les quatre rois des suyus (divisions administratives), leurs épouses et leurs armoiries, commentées par des textes. De longues inscriptions nous font savoir que le Marañon se jette dans la mer du Sud à Cartagène (!), que les Indiens et des femmes sauvages (les Amazones) vivent entre les Andes et la Mer du Nord, ici l'Atlantique, en opposition avec le Pacifique nommé Mer du Sud. Poma, victime des mots, trompé par l'expression «Mer du Sud», attribue au Chili la qualité de Levant, à l'Equateur, celle de Couchant et l'Est devient le Nord. On peut croire qu'il a confectionné sa carte comme l'aurait fait un *quipucamayoc* inca c'est-à-dire un lecteur du quipu, aide-mémoire de ficelles à nœuds: il suffisait, pour Poma, de lire un nom sur cette carte pour que les réflexes conditionnés se déclenchent et mettant la mémoire en marche. Les itinéraires indiqués ne correspondent que très vaguement à la réalité, les villes sont mises en place un peu n'importe comment, et Poma a placé des «ports» qui, selon une bonne lecture, ne sont que des allusions à des étapes fictives. De plus, il a agrandi son champ de représentation en enroulant dans un coin les côtes colombiennes et panaméennes, pour mieux placer deux villes.

L'analyse de cette carte permet d'examiner certains problèmes que la simple lecture de son texte n'aurait pas soulevés. Sa vision du monde est désuète et il croit que par le Chili et l'Amérique centrale, le royaume des Indes touche à la Guinée. Il n'a jamais voyagé, malgré ses dires, et ses listes sont sans doute copiées sur des registres officiels. Cette carte matérialise son rêve éveillé: il a dressé une carte qui est plus un document psychologique qu'une œuvre géographique. Ce document fort intéressant permet de mieux comprendre son caractère et de vérifier ses connaissances des plus réduites sur les Indiens andins, amazoniens et chaquénien.

L. BRIDEL, Lausanne: *L'aire d'influence de la ville.*

Le problème des aires d'influences tient une grande place dans la géographie urbaine. Je n'examinerai que quelques facteurs qui permettent d'évaluer cette aire.

Un premier instrument est l'étude de la zone d'approvisionnement en lait. Malheureusement, cet aliment ne tient plus une place aussi vitale dans la consommation qu'autrefois et n'est plus un indice très révélateur.

La région dont une part importante des voyageurs converge sur la ville étudiée peut être délimitée à l'aide des chiffres de vente de billets et d'abonnements de chemin de fer.

Cette méthode rejoint les études sur les courbes isochrones et les migrations quotidiennes alternantes.

Une dernière méthode est celle des services centraux, popularisée en Suisse par le géographe Carol.

Les qualités que devraient posséder les indices relatifs aux zones d'influence des villes sont: la possibilité de l'étude dans le temps, de la comparaison avec d'autres villes, de la mesure des degrés d'influence, l'approche facile des modes de vie et l'évaluation du poids des divers facteurs de rayonnement.

Les divers indices mentionnés ici ont besoin de l'aide d'enquêtes pour que la délimitation spatiale soit possible. De plus, les prestations de services ou les échanges doivent être chiffrés. Enfin les motivations psycho-sociales du rayonnement urbain doivent être mises en évidence. Pour toutes ces raisons, le travail du géographe doit se faire en collaboration avec le spécialiste en enquêtes de marché, l'économiste et le sociologue.

E. SCHWABE, Bern: *Saisonwanderer und Tagespendler im Wallis*.

In seinem die SNG-Tagung in Sitten eröffnenden Vortrag hat Jahrespräsident Dr. Mariétan auf den Umbruch, die einschneidenden Veränderungen hingewiesen, die sich im Leben des Wallis gegenwärtig durchsetzen. Anhand von Beispielen sucht er näher zu demonstrieren und im besondern zu zeigen, wie an Stelle der Saisonwanderungen der Bewohner gewisser Walliser Täler – Wanderungen, die in oberflächlicher Betrachtungsweise oft als Nomadismus bezeichnet werden – eine räumlich wie zeitlich, in Ursachen wie Auswirkungen vollkommen andersartige regelmäßige Ortsveränderung bestimmter Glieder der Bevölkerung getreten ist.

In der Tat gehört der altüberlieferte Jahresrhythmus im Leben etwa der Bewohner des Val d'Anniviers, mit seinem steten Wechsel zwischen Aufenthalt im Taldorf, in den Maiensäßen sowie zur Bestellung der Rebberge und zur Weinlese in der Rhoneebene unten, heute zum guten Teil der Vergangenheit an. Nicht daß die Eigentumsverhältnisse sich stark verändert hätten. Nach wie vor besitzen die Anniviarden ausgedehnte Rebareale bei Siders. Doch sind die Bewirtschaftungsmethoden rationeller geworden; die Rebpflege verlangt weniger Zeit und Arbeitskräfte; zudem sind dank dem Straßenausbau die Verbindungen mit den Heimstätten im Bergtal besser und kürzer geworden, und mehr und mehr haben sich Möglichkeiten eröffnet, von dort jeweils nur kurzfristig sich in die Rebbauregion hinab zu begeben. So bleiben die Hauptsiedlungen dauernd bewohnt, zumal auch die Tätigkeit im Fremdenverkehr oder in einer der neu im Berggebiet eingeführten Industrien manchen nun länger oder dauernd dort festhält. Saisonwanderungen ganzer Dorfgemeinschaften – wobei im Dorf nur eine Wache zurückbleibt – gibt es heute nicht mehr, und die Gruppen derer, die vorübergehend umsiedeln, werden immer kleiner; aus der Gemeinde Ayer z. B. besuchten früher bis zu 20 Schüler im März und April die gemeinsame Schule der Anniviarden im Rhonetal, jetzt kein einziger mehr.

Demgegenüber haben die vervollkommeneten, rasch und häufig gewordenen Verbindungen zwischen Berg und Tal den Verkehr von Tagespendlern außerordentlich stark gefördert. Der latent drohenden Gefahr der Bergflucht suchte man in den letzten Jahren zwar auch durch Verpflanzung von dafür geeigneten industriellen Betrieben in die Bergdörfer selbst zu begegnen. Indessen haben die Verdienstmöglichkeiten in und zwischen den großen Zentren an der Rhone naturgemäß größeres Gewicht. Neben den eingesessenen Betrieben wie der Aluminium AG in Chippis entstanden zwischen Martigny und Siders allein seit 1951 33 Unternehmungen neu, die zusammen über 1200 Personen beschäftigen. Dazu bieten auch die Kantonsverwaltung in Sitten, verschiedene Dienstleistungsbetriebe und die zumal zwischen Martigny und Sitten beträchtlich entwickelte Tal-Landwirtschaft mit ihren Obst- und Gemüsekulturen zusätzliche Arbeitsplätze. So finden denn heute neben der Bevölkerung der Talsohle auch zahlreiche

Bewohner der an den Bergflanken, zum Teil hoch oben oder in den Seitentälern gelegenen Siedlungen dort ihr Auskommen. Im Umkreis von Sitten etwa begeben sich aus den umliegenden höhern Gemeinden über 2000 Personen – Schüler inbegriffen – jeden Wochentag zur Arbeit ins städtische Zentrum oder in die benachbarten Orte. Eine im Februar 1963, d.h. zu einem Zeitpunkt im Winter, da nur sehr wenige Pendler private Fahrzeuge benützten und sie daher besonders gut zu erfassen waren, durch die PTT vorgenommene Zählung vermittelte für Nendaz und Conthey gegen, für Savièse mehr als ein Zehntel der gesamten Gemeindebevölkerung als tägliche Abonnenten. Dadurch, daß diese Bergbewohner ihrem angestammten Dorfe treu bleiben, vermögen die Gemeinden ihren Bevölkerungsstand einigermaßen zu wahren; die Volkszählung von 1960 ergab denn auch gegenüber jener von 1950 für die Berggemeinden rund um Sitten im Mittel eine leichte Zunahme.

BERICHT ÜBER DIE TÄTIGKEIT DER SAMMLUNG FÜR VÖLKERKUNDE DER UNIVERSITÄT ZÜRICH FÜR DAS JAHR 1962

(mit 6 Abbildungen)

Das Personal setzt sich außer dem Vorsteher aus den Konservatorinnen Frl. *Gertrud Wildberger* und Frl. *Dr. Eva Stoll*, beide mit halbtägiger Verpflichtung, zusammen. Die Letztgenannte wurde ab 1. Oktober ganztägig angestellt. Aus dem 600-Stunden-Kredit wurden zeitweilig, je nach Bedarf, in Dienst genommen: Frl. cand. phil. I *Ariane Rump* und Frl. stud. phil. I *Hulda Ott*, Lehrerin, für Katalogisierungsarbeiten in der Bibliothek, und stud. ing. ETH *Stephan Fischer* für Arbeiten in der Sammlung und im Magazinraum sowie für die Bedienung der elektrischen Etikettengraviermaschine. Als freiwillige Mitarbeiterin stellte sich Frau *Elisabeth Zink* für die Anfertigung von Zeichnungen und für die Katalogisierung der Neueingänge in der Bibliothek wiederum zur Verfügung.

Außer den laufenden Arbeiten umfaßte die *allgemeine Tätigkeit* die Aufstellung und Einrichtung von zwei neuen Schaukästen im Japansaal (Flachvitrine und Glasschrank) sowie die erneute Aufstellung der durch Vermittlung von Prof. Dr. E. Uehlinger im Institut für pathologische Anatomie untersuchten und gegen Zersetzung neu präparierten weiblichen Mumie aus Peru in einem modernen, luftdicht verschlossenen Glaskasten. Im neuen, im 7. Stock des Kollegiengebäudeturmes befindlichen Magazinraum konnte, nachdem die elektrische Beleuchtung eingerichtet worden ist, die Säuberung, Versorgung, Etikettierung und Kontrolle der dort behelfsmäßig untergebrachten Doubletten und nicht ausgestellten Leihgaben weitergeführt werden, was allerdings, da eine Heizungsmöglichkeit bis jetzt fehlt, nur in den Sommermonaten möglich ist.

Wie bisher nahm der *Auskunfts- und Beratungsdienst* sowie die Arbeit der *photographischen Abteilung* viel Zeit in Anspruch.

Im *Ausleihdienst* beteiligte sich die Sammlung an folgenden Ausstellungen (die Ziffern bezeichnen die Anzahl der Objekte): *Januar*: Kunsthalle *Basel* (Dir. Rüdlinger) Nigeria-Ausstellung 5; Kunsthalle *Bern* (Dir. Szeemann) Schattenspiele, Marionetten 6; *März-Juni*: Bankverein *Zürich*. Kulturgeschichte des Rauchens 7; *Mai-Juni*: Kunstgewerbemuseum *Zürich* (Dir. Altherr/Billeter) Musikinstrumente 35; *Juni*: Chemisches Institut, Universität *Zürich* (Prof. H. Schmid) Curare-Ausstellung 2; *Juni-Juli*: Kunsthalle *Basel*. Tibethilfe-Ausstellung 7; *September-Dezember*: Völkerkunde-Museum *Neuchburg* (Prof. J. Gabus) Altamerikanische praecolumbische Kunst 5; *Oktober*: Zoologisches Museum *Zürich* (Prof. Burla) Aussterbende Tiere 1; *Oktober-Dezember*: Kunsthalle *Bern* (Dir. Szeemann) Tibetausstellung 43; *Dezember*: Herrn Gottfried Hotz, *Zürich* Indianerausstellung 1.

Als Schaufensterdekoration wurden ausgeliehen: dem Reisebüro der Bank Leu (Dr. Wilzeck) 3; der Niederländischen Luftfahrtgesellschaft KLM (A. J. de Horst) 6; der Südafrikanischen Fluggesellschaft 6.

Zu Demonstrationszwecken wurden dem Dozenten A. Dürst (Töcherschule) und Herrn Zimmermann (Kantonsschule) Textilien und Webstühle, polynesishe Seekarten usw., P. D. Dr. Oesch für seine Vorlesung: afrikanische Musikinstrumente, dem Soziologen Dr. Willi Farbdias aus Indien und P. D. Dr. K. Henking Dias aus Indonesien zur Verfügung gestellt.

Der Sammlungsbesuch war mit total 2922 Personen etwas größer als im Vorjahr; die Sammlung wurde von 108 Schulklassen kantonaler und städtischer Lehranstalten unter der Führung von Lehrern sowohl für den Lehr- und Anschauungsunterricht (mit 574 Schülern) wie auch zum Zeichnen (1103 Schüler) besucht. Die übrige Besucherfrequenz bezifferte sich bei 1114 freien und